

A l'école des pages du Roy Soleil

Au menu de cette royale série : enquêtes, complots, toute la subtilité de l'étiquette à la Cour du Roy-Soleil et bien sûr le plus somptueux palais de l'histoire de France.

18 janvier 2011

Les premières chroniques... plutôt encourageantes.

Quelques sympathiques critiques commencent à être publiées sur le web.

Déjà, le livre est un coup de coeur FNAC 

Lu sur le site **Plume libre** [http://www.plume-libre.com/index.php?](http://www.plume-libre.com/index.php?option=com_content&view=article&id=1440:tenor-arthur-&catid=109&Itemid=90#addcomments)

[option=com_content&view=article&id=1440:tenor-arthur-](http://www.plume-libre.com/index.php?option=com_content&view=article&id=1440:tenor-arthur-&catid=109&Itemid=90#addcomments)

[&catid=109&Itemid=90#addcomments](http://www.plume-libre.com/index.php?option=com_content&view=article&id=1440:tenor-arthur-&catid=109&Itemid=90#addcomments) : " Une enquête palpitante et très intéressante, des personnages très attachants (comme toujours avec Arthur Ténor), les interventions de certaines figures historiques viennent agrémenter le récit et lui donnent encore plus de vie, on a aucun mal à imaginer Louis XIV paradant avec sa cour dans ce merveilleux décor que sont les jardins de Versailles. Une visite d'un lieu qui impressionne toujours quel que soit l'âge ! "

Lu sur **Chouette, un livre !** <http://www.chouetteunlivre.fr/series/> : " Roman historique, roman d'aventure et roman policier : on ne s'ennuie pas autour du bassin d'Apollon ! A lire avant toute exploration du parc de Versailles. Le premier tome d'une nouvelle série, « A l'école des pages du Roy-Soleil ».

Lu sur <http://www.histoiredenlire.com/> :

L'avis d'Histoire d'en lire

5/5 : Ce premier tome de la série *A l'école des pages du Roy-Soleil* nous entraîne dans les fabuleux jardins du château de Versailles. Ce palais si grandiose est bien sûr l'oeuvre de Louis XIV mais les jardins ont une renommée aussi énorme, tellement ils sont magnifiques. Le Roi-Soleil s'est entouré des meilleurs jardiniers et créateurs pour cette réalisation. C'est une immense fierté pour lui, ce que retranscrit parfaitement le roman puisqu'on voit le plaisir qu'a le roi de venir les montrer ou les visiter lui-même chaque jour.

Arthur Ténor a donc imaginé une suite de complots se tramant au coeur même des jardins de Versailles. Nous faisons connaissance avec les personnages que nous retrouverons très certainement par la suite : Jean de Courçon, le page et Prunelle, la jardinière. Ces deux jeunes gens mènent une véritable enquête pour parvenir à démasquer le complot ! Suspence garanti. Et un grand plaisir de découvrir ainsi toutes les coulisses des jardins, le travail des fontainiers et des jardiniers, l'énorme machinerie qui permet d'activer les fontaines. Qu'on ait déjà visité ou non Versailles, c'est souvent quelque chose qu'on méconnaît et on apprécie énormément d'apprendre tout cela grâce à ce roman.

Lu sur **Entre les pages** <http://areader.over-blog.com/article-a-l-ecole-des-pages-du-roy-soleil-tome-1-sabotages-en-serie-a-versailles-65134039.html> : " Rigoureux et captivant, **Arthur Ténor** livre ici un récit ainsi que l'univers qui l'a inspiré. Pétillant et instructif, voilà un ouvrage qui donne envie d'en savoir un peu plus sur le passé, à défaut de ne pas y séjourner plus longtemps que le temps de la lecture.

Rafraîchissant et entraînant, ce premier tome de « A l'école des pages du Roy Soleil » est une bien jolie et riche aventure qui commence! "

Lu sur **Choisir un livre.com** : "

« FÉVRIER 2011

dim	lun	mar	mer	jeu	ven	sam
		1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28					

Rechercher

[Flux RSS des messages](#)

[Flux RSS des commentaires](#)

Commentaire : Le lecteur assiste à une véritable représentation théâtrale à Versailles, sous le règne de Louis XIV, et plus précisément dans les jardins avec ses jets d'eau et ses fontaines. Les acteurs sont des personnages d'époque : les jeunes pages, le jardinier et ses aides, La Reynie, La Palatine, le Roi... L'intrigue, une enquête rondement menée, permet au lecteur d'assister à une journée type du roi, de compatir aux affres des jardiniers et des fontainiers, de vivre en compagnie des pages. Par ailleurs, que les jeunes lecteurs ne s'étonnent pas de voir les gestes d'amitié entre Jean et Prunelle se transformer en gestes amoureux. Si le premier chapitre présente certaines difficultés linguistiques, la suite du texte est plaisante et entraînante grâce un style enlevé, riche en jeux de mots et sous-entendus humoristiques. "

Lu sur 123loisir.com : " Les courses endiablées dans le Parc, entre obligations de service à la Cour et investigations auprès des fontainiers, ne laissent pas de répit au lecteur emporté par ce roman plein de bonne humeur. L'élément féminin sera lui, touché par la gentille intrigue sentimentale qui ne ralentit pas trop l'action ! Ce très bon moment de détente montre la vie au château de Versailles et les personnages qui y logent sous un jour sympathique et donne envie de voir et de revoir son merveilleux Parc. Lecture facile abordable dès 10 ans."

Posté par arthurtenor à 09:43 - [Commentaires \[0\]](#) - [Rétroliens \[0\]](#) - [Permalien \[#\]](#)

PARTAGER : 

0

J'aime

[Offre Grenoble -70%](#)

Bénéficiez d'Offres Incroyables Du Jamais Vu à Grenoble

www.GROUPON.fr/Grenoble

[Louer meublé Versailles](#)

Location appartements Centre Ville Très confortables

www.vpat.fr

[Château de Versailles](#)

Découvrez tous les spectacles, expositions et actualité du Château

ChateauVersailles.fr/Spectacle

[5 Devis Goudronner](#)

5 devis gratuits et sans engagement goudronner une allée, cour, chemin

www.devisdepro.com

12 décembre 2010

Sabotages en série à Versailles

J'ai beaucoup de plaisir à annoncer la sortie prochaine (le 6 janvier) du premier roman de ma nouvelle série, ***A l'école des pages du Roy-Soleil***, au Seuil Jeunesse.

Le saviez-vous ?

Le château de Versailles, au temps de Louis XIV, abritait une école des pages. Ils étaient 125, logés dans les Grandes et les Petites écuries royales, dont 24 étaient attachés spécifiquement à la personne du roi. Ces garçons avaient entre 15 et 17 ans et devaient pouvoir justifier d'au moins cinq quartiers de noblesse pour pouvoir prétendre à entrer dans cette prestigieuse école.

Jean de Courçon, le héros de cette série d'aventures policières, est un

des pages de la Chambre. Son tempérament aventureux, sa sagacité, sa bravoure et même son imagination l'ont fait remarquer du grand Ecuyer de France, le comte d'Armagnac, sous la responsabilité duquel était placée l'école des pages. Cela lui vaut de se retrouver plongé au coeur d'affaires et d'intrigues, dont aucune ne saurait connaître un dénouement heureux sans une réelle mise en danger et parfois de cuisants échecs, car l'adversaire aussi ne manque pas de malignité...

La couverture de la première enquête du page Jean de Courçon a été réalisée par Benjamin Lacombe.



À l'école des pages du Roy-Soleil, on ne s'ennuie jamais ! Et pour cause ! Puisque les pages de Sa Majesté vivent dans le palais le plus somptueux du monde, au cœur des intrigues les plus tordues de la Cour et au plus près des complots les plus machiavéliques.

Jean de Courçon est doublement privilégié : il est un des élèves de prestigieuse école des pages de Louis XIV et affecté à la Chambre du roi. Mais cela ne lui suffit pas ! Il a besoin de courir, de batailler, d'affronter des dangers, d'exercer sa sagacité à résoudre des énigmes... de susciter l'admiration et, si possible, l'affection de cette adorable jardinière surnommée Prunelle. Mais ce jour-là, une affaire se présente qui n'a rien d'un jeu de carabins. Quelqu'un en veut aux fontaines de Sa Majesté. Jusqu'où est-il prêt à aller, ce mystérieux boutefeu ? Assurément très loin, beaucoup plus loin que de simples... sabotages en série.

Posté par arthurtenor à 15:28 - [Commentaires \[1\]](#) - [Rétroliens \[0\]](#) - [Permalien \[#\]](#)

PARTAGER : 

0

J'aime

Autres récits historiques...

Si vous ne le connaissez pas encore, je vous invite à découvrir le récit de l'arrivée de Jean de Courçon à Versailles, une arrivée pour le moins mouvementée puisqu'elle tourna très vite à... **La guerre secrète à Versailles.**

C'était en 2004, chez Gallimard Jeunesse en collection Hors Piste.



Gallimard Jeunesse vient de rééditer un autre de mes romans sur cette période : ***Jeux de surprises à la cour du Roi-Soleil.***



Posté par arthurtenor à 15:04 - [Commentaires \[0\]](#) - [Rétroliens \[0\]](#) - [Permalien \[#\]](#)

PARTAGER : 

0

J'aime

11 décembre 2010

Les premiers chapitres...

Pour vous donner une idée et, espérons, vous donner envie de lire la suite, voici les premières pages de cette histoire de page. Bonne lecture !

1

Maudits chiens de Madame

Jean avait une chance inouïe, obtenue de haute lutte par son père, François de Courçon, marquis auvergnat désargenté mais de fort ancienne et vertueuse noblesse : il était l'un des cent vingt-cinq pages de Sa Majesté, Louis le XIV^{ème}. Privilège suprême, tombé du ciel comme un miracle de la Providence, il avait été affecté à la Chambre du roi, certes avec vingt-trois autres pages, mais tout de même ! Être attaché à la personne du Roi Soleil, ce n'était pas rien ! Comme chaque élève de l'école des pages de Versailles, cet adolescent de quinze ans au caractère bien trempé recevait des enseignements d'élégante écriture, de pieux latin et d'utiles mathématiques, des leçons de bonnes manières, des cours de danse, mais aussi des entraînements de première qualité en équitation ou en escrime. Et pourtant, Jean de Courçon se languissait de sa verte campagne, et il s'ennuyait ferme lorsque son instruction l'obligeait à rester assis plus d'un quart d'heure. Hormis le cheval et l'épée, il s'intéressait plus volontiers à des activités très différentes de celles que lui imposait sa position : courir dans le parc sous tout prétexte, regarder travailler les ouvriers et artisans du château, ce « petit peuple » aux mille talents, ou encore observer de nuit la voûte céleste et faire un vœu à chaque étoile filante... Dernièrement, une nouvelle passion s'était emparée de son esprit en perpétuelle ébullition : inventer des choses ! Des choses utiles, rien que des choses utiles. Utiles à tout et à rien, ou alors juste au

plaisir de la satisfaction.

Ce matin-là, en plein cœur de l'été, le page Jean de Courçon, éprouva un vif plaisir lorsque le ferronnier des Grandes écuries, avec lequel il avait sympathisé, lui remit sa « commande ».

– Par-fait ! dit-il en détachant les syllabes.

Tournant l'objet entre ses mains pour l'examiner sous tous les angles, il souriait fièrement.

– En voilà une bien curieuse couronne, commenta poliment le ferronnier. Un conseil, monsieur, ne sortez pas ainsi chapeauté, ou l'on vous prendra pour un hurluberlu.

Le garçon acquiesça d'un mouvement de tête :

– De jour, assurément, maître Monesthier.

Tout d'un coup, il se coiffa de ce simple cerceau de métal blanc, orné sur le devant, tel un aureus de pharaon, d'une coupelle de vermeil luisant fixée à la verticale. Au bas de celle-ci était soudé un petit support cubique surmonté d'une pointe.

– Et comment appelez-vous cela ? s'enquit l'artisan intrigué, un poing sur la hanche et se grattant l'arrière du crâne de son autre main.

– La chandelle frontale ! Je l'essaierai ce soir.

– Ah ! Jean, enfin je te trouve ! s'exclama un jeune homme à l'abondante chevelure mi-longue, noire comme le jais.

Il venait de faire son entrée dans la haute galerie de la Grande écurie où son ami discutait avec le maître ferronnier. Le nouveau venu, en uniforme de page bicolore, rouge et bleu, agrémenté d'une cravate de dentelle, se planta devant son condisciple. Jean se laissa complaisamment examiner, comme s'il avait été une bête curieuse. Sa chevelure brune, cascading avec élégance jusque sur ses épaules et que Madame avait un jour estimée « presque aussi belle que celle du roi en ses jeunes années », était plaquée sur ses tempes par le cercle de fer, ce qui lui donnait une forme en brioche un peu ridicule.

– Tu comptes te montrer ainsi couronné à la cour de France ? se moqua Camille.

– Mais non, nigaud ! s'esclaffa Jean. Il s'agit de ma nouvelle invention, la chandelle frontale. Lorsque j'aurai piqué sur ce support, devant le réflecteur, un moignon de chandelle allumé, tout s'éclairera... si je puis dire.

Il rit à son bon mot, puis annonça :

– Pour ton information, sache que Sa Majesté sort à l'instant de la Grande Galerie^[1]. Elle s'apprête à étudier avec monsieur Hardouin-Mansart, les nouveaux aménagements du bassin de Latone.

Jean se frappa le front d'une main :

– Fichtre Dieu ! Je suis de service pour tenir les épagneuls-nains de Madame^[2] pendant la promenade du roi !

– C'est en effet ce qu'on m'a dit, monsieur de Courçon. Tu ferais bien de filer.

– S'il te plaît, Camille, je te confie ma géniale invention. Porte-la dans ma chambre. Je te remercierai à mon retour, du moins si Madame ne me fait pas pendre par les oreilles.

Il déguerpit, sous le regard amusé de son ami et du ferronnier.

La belle-sœur de Louis XIV avait pris Jean de Courçon en sympathie, pour ne pas dire sous sa protection, depuis une certaine affaire qui avait créé entre eux une secrète complicité. Le jeune homme rattrapa la cour alors qu'elle avait déjà descendu le large escalier à l'arrière du château. Elle se dirigeait à pas lents vers ce bassin circulaire au centre duquel s'élevaient, sur un rocher artificiel, de superbes sculptures à l'antique. Essoufflé, par sa course autant que d'émotion, le page chercha du regard la belle-sœur du roi. En principe, même un borgne l'aurait aisément repérée en raison de son remarquable embonpoint. Or, il n'apercevait aucune silhouette dodue parmi toutes ces dames en robe de satin et de dentelle, se protégeant avec leur ombrelle du soleil de onze heures.

– Ayayaïe, gémit-il en se grattant le crâne.

– Est-ce là le cri du page en détresse ? demanda derrière lui une voix féminine teintée d'un léger accent germanique.

Jean se raidit, puis lentement se retourna, la tête rentrée dans les épaules. C'était bien la princesse Palatine, grande, grosse et plus rose que jamais. Entre son pouce et son index droits boudinés, elle tenait des cordelettes de soie qui faisaient office de laisse. Le page s'inclina puis, baissant les yeux, échangea un regard avec le couple d'épagneuls noirs et blancs qui le lorgnaient, lui sembla-t-il, avec un détestable rictus moqueur.

– Gaspard et Balthazar ne sont guère satisfaits de votre ponctualité, monsieur le page, reprit la Palatine.

– Comme je les comprends, Madame ! Le négligent était occupé à une affaire de si haute importance, qu'il faillit en oublier ses autres obligations.

La femme sourit. Elle aimait son esprit plus que ses petites fautes de service ou que les rigueurs de l'Etiquette.

– Allez, monsieur de Courçon, je vous pardonne et vous confie mes trésors. Ne les perdez pas, car cette fois, vous seriez bon pour la badine.

Jean la remercia, s'empara de la double laisse, puis s'empressa de s'éloigner avec ces deux boules de poils sur pattes, au caractère aussi détestable que celui de leur

maîtresse était aimable.

Tandis que Louis XIV s'entretenait avec son architecte au bord du bassin de Latone, Jean menait son attelage vers les arbres les plus proches. Les chiens se mirent aussitôt à renifler le bas des troncs. Lui observait ces jardins, vastes comme un paradis vert. Il reconnut alors la jeune fille au minois clair, légèrement rose, aux grands yeux d'un bleu lumineux, qui approchait. Comme souvent, une mèche blonde rebelle s'était échappée de sa coiffe blanche à bord de dentelle. Jean lui adressa un sourire auquel elle se contenta de répondre par un regard espiègle pouvant signifier : « Tiens, je vous retrouve ? Je ne l'ai presque pas fait exprès ! » Cette demoiselle s'appelait Prunelle, un prénom qui lui allait à merveille puisqu'elle était la fille d'un des jardiniers du château, et elle-même employée à l'entretien des parterres et bosquets du Roy Soleil. Un panier de fleurs au bras, elle s'arrêta devant l'adolescent puis, faisant mine de le rencontrer pour la première fois, déclara :

– Bonjour, monsieur le page. Je vois que l'on vous a confié une tâche à lourde responsabilité.

Depuis l'arrivée de Jean à Versailles, ils se croisaient fréquemment, c'était hélas trop souvent de loin, sans pouvoir se parler, les charges de chacun étant très prenantes.

– Bonjour, princesse des fleurs, répondit Jean. En effet, je sens peser sur moi un lourd fardeau si jamais l'un de ces seigneurs à poil long venait à s'échapper. Je devine que vous vous rendez au château pour l'embellir de vos belles... prunelles.

La jeune fille accueillit le galant compliment avec un sourire, puis ils prirent le ton de l'intimité pour commenter la nouvelle du jour :

– Savez-vous, Jean, qu'on annonce à la cour un visiteur exceptionnel ?

– L'ambassadeur du Siam, je suis au courant. Mais je ne vois pas ce qu'il aurait de plus intéressant qu'un autre. Pour nous, les pages, cela n'augure que corvitude et contraintitude supplémentaires.

Prunelle pouffa.

– Mais ces mots n'existent pas !

– Certes. C'est parce que je suis dans ma période inventitude. À ce propos, il faudra que je vous montre ma nouvelle invention.

– Oh, vous m'intriguez. De quoi s'agit-il ?

– Eh bien, il faudrait que je vous fasse une démonstration de nuit, car nous parlerons d'une idée lumineuse qui m'est venue alors que j'avais failli m'assommer l'autre soir, en me cognant contre une poutre... Qu'y a-t-il ?

La jardinière avait soudain froncé les sourcils en jetant un bref regard vers la droite.

– Non, rien. Vous disiez, en vous cognant contre une poutre ?

Le page surprit un indiscret qui semblait les observer, voire les épier, à demi caché derrière une statue. C'était un fontainier de leur âge, pas très grand, le cheveu brun et ras, les yeux un peu trop rapprochés de son nez pointu... Il portait sous le bras une clef lyre qui permettait de mettre en eau les fontaines.

– Qui est-ce ? demanda-t-il sur un ton un peu sec.

– Un des ouvriers de monsieur de Francine, répondit simplement Prunelle. On l'appelle Jacquot. C'est un garçon peu bavard et bien inoffensif, croyez-moi.

– Et l'un de vos soupirants ?

– Un de mes..., s'offusqua Prunelle. Mais après tout, s'il lui plaît de soupirer, qu'il soupire. Au fait, avez-vous des nouvelles de Franquin^[3] depuis qu'il a regagné vos terres d'Auvergne ?

– Oui, il a finalement décidé de rester à Courçon. Il me manque, mais il est vrai qu'il est plus utile auprès de mon père, dont la santé reste précaire même s'il va beaucoup mieux.

– Et puis, avouons-le, veiller sur un page qui ne rêve que d'aventure n'est pas de tout repos, le taquina-t-elle avant de prendre congé : Bon, je dois vous laisser, Jean. Bonne promenade.

L'adolescent se sentit tout à coup décontenancé que la rencontre s'achève là, si bien qu'il n'eut pas la présence d'esprit de proposer un rendez-vous nocturne à la jolie jardinière. C'est elle qui le fit, en lançant sans se retourner :

– Alors à ce soir, monsieur le page. Disons... à dix heures, du côté des croqueuses de cravates.

Prunelle faisait allusion à la ménagerie du château où elle avait vu Jean pour la première fois, alors qu'il se faisait picorer le jabot par une autruche. Le garçon ouvrit la bouche pour répondre, quand les petits chiens de Madame, impatients, s'élançèrent si vaillamment que leur laisse échappa aux doigts de leur gardien.

2

Bruits suspects du côté d'Apollon

Échapper à la vigilance des adjoints de Monsieur le Grand, comte d'Armagnac^[4] et Grand Écuyer de France, qui dirigeait d'une main de fer dans un gant de velours les pages de la Maison du Roi, n'était jamais une mince affaire. Ce soir-là, Jean de Courçon aurait pu croire qu'ils avaient lu dans son esprit l'escapade au clair de lune qu'il avait projetée. Car bien que le crépuscule fût fort avancé, ils campaient littéralement devant la porte de la Grande Écurie. Ils étaient trois et avaient sorti les chaises pour profiter des douceurs de ce soir d'été, fumant la pipe et accessoirement surveillant les allers et venues sur la Grande Cour. Celle-ci était fermée par une haute

grille en fer forgé, à travers laquelle ils disposaient d'une belle perspective sur le château et ses avant-cours. Jean dut donc s'évader par une autre voie, moins aisée, surtout pour le retour, à savoir la minuscule fenêtre d'un débarras du rez-de-chaussée, donnant sur l'avenue de Saint-Cloud.

En se laissant tomber sur les gros pavés mal joints, il faillit se fouler une cheville et c'est en claudiquant qu'il s'évanouit dans la pénombre, une gibecière au côté contenant sa « lumineuse » invention. Rasant les murs, craignant à tout instant de provoquer l'effroi bruyant d'un chat, il pénétra dans la cour d'honneur. Il salua au passage les gardes, installés sur des chaises pailonnées près de leur guérite. Tous le connaissaient et le reconnaissaient même de nuit, car il avait su se faire apprécier d'eux par quelques menues attentions, tel le seul fait de toujours leur parler aimablement. Le garçon se dirigea ensuite vers le passage sous l'aile sud qui lui permit d'accéder au parc. Tout en progressant tel un voleur en maraude, il songeait qu'il n'était vraiment pas fait pour la vie de cour, avec ses codes d'une complexité oppressante, qu'on appelait l'Étiquette, ses rituels ennuyeux à mourir, ses cruels jeux de pouvoir ou ses incessantes guerres de rumeurs. Tel un héros de cape et d'épée, il lui fallait de l'action, du suspense, du mystère... et de l'air, beaucoup d'air ! Et puis un peu de risque aussi ! Ainsi, se hâtant vers son rendez-vous de dix heures, il avait peur. Et il aimait cela ! Par surcroît il était amoureux et se sentait prêt à défier à l'épée quiconque menacerait, ne serait-ce que du regard, sa princesse des fleurs. Pour tout dire, il se voyait déjà mousquetaire, ou mieux, espion du roi.

À l'instant même où il retrouva Prunelle, non loin des murs de la ménagerie, au bout du bras nord du Grand Canal, il oublia ses douleurs à la cheville droite.

– J'espère que je ne suis pas en retard ? s'inquiéta-t-il à mi-voix.

Cela fit sourire la jeune fille au visage diaphane dans la pénombre argentée de la nuit, sous la lune demi pleine d'un ciel piqueté d'étoiles. Jean remarqua qu'elle ne portait plus sa coiffe de lin blanc et avait libéré sa longue chevelure châtain clair.

– Pourquoi parlez-vous si bas ? Craignez-vous que mesdames les autruches vous entendent ?

Jean haussa les épaules, puis répondit un peu gravement :

– Hof, c'est une habitude. Il est si dangereux de se faire entendre à Versailles...

Levant les yeux vers les étoiles, il reprit dans une profonde inspiration :

– Mais dès qu'on est à l'air libre, tout est si léger.

Il se mit ensuite à imiter Sa Majesté pour s'enquérir :

– Alors, mademoiselle Prunelle, votre journée a-t-elle été comme vous le souhaitiez ?

– Tout à fait, Votre Majesté. Si ce n'est que je crains d'avoir offensé quelqu'un.

– Qui donc ? Votre soupirant ?

Ce fut au tour de Prunelle d'afficher une mine soucieuse.

– Je me suis montrée un peu maladroite avec lui.

– Je vois. C'est ce Jacquot. Il vous a importunée pendant votre travail, je parie.

– Pas du tout ! Il faudrait que je vous montre, mais je crois que nous devons attendre demain, car il fait trop sombre à cette heure, d'autant que c'est au Miroir d'eau que cela se voit.

– Mais au contraire ! s'exclama Jean. J'ai justement apporté mon invention. Je vous montre.

L'adolescent tira fébrilement de sa musette sa « couronne d'hurluberlu », s'en coiffa puis annonça fièrement, à la manière de Molière déclamant son théâtre :

– Voilà la chandelle frontale ! (Prunelle pouffa.) Ne vous moquez point, car cela marche ! Laissez-moi vous éclairer...

– Pas ici, l'interrompit la jardinière, nous sommes trop à découvert. Rendons-nous à l'Île Royale.

Jean acquiesça. À peine eut-il rangé sa lumineuse invention, que son amie lui attrapait la main et l'entraînait joyeusement vers le château. Par l'allée des Paons, puis quelques détours par des allées plus discrètes que la pelouse s'étendant entre le bassin d'Apollon et le Grand canal, ils gagnèrent ce vaste et somptueux bosquet. Il comportait une grande pièce d'eau de 130 toises de long sur 60^[5] de large, et une plus petite, en demi-lune, qu'on appelait le Miroir du Roi. Essoufflés, ils se laissèrent tomber sur un banc de marbre.

– Maintenant, Jean, vous pouvez faire fonctionner votre invention, déclara Prunelle.

Le page s'empressa d'obtempérer. Avant de s'en coiffer, il piqua la chandelle sur le support cubique, à la base de la coupelle réfléchissante. Puis, utilisant un briquet à silex, il l'alluma. La lumière émise n'était certes guère plus « éclairante » que ne l'aurait été un bougeoir ordinaire, mais là n'était pas l'essentiel. Le garçon se leva puis, bras écartés, tel un savant heureux d'éblouir une reine, il expliqua :

– Voyez comme cela est pratique. Je peux me promener tout en lisant une pièce de Molière, ou en déclamant des vers de Jean de La Fontaine, ou même danser...

Il esquissa trois pas, puis plongea dans une révérence qui fit tomber sa bougie et éclater de rire la jeune fille.

– Oui, enfin, tel n'est pas le plus grand intérêt de ma chandelle frontale.

– Voilà en tout cas un objet d'une grande simplicité que vous devriez présenter au roi à la première occasion. Sait-on jamais ? Il pourrait vous attribuer une charge avec

pension et logement...

- Chut !

Le jeune fille fronça les sourcils.

- Qu'y a-t-il ?

Ils tendirent l'oreille, mais ne captèrent que le chant des grillons.

- Non, rien, j'ai cru entendre... le vent, je pense.

Désormais inquiète, Prunelle estima qu'il était raisonnable de ne pas prolonger ce rendez-vous qui pourtant n'avait rien que de très amical.

- Venez, Jean, je vais vous montrer la chose qui m'amena à commettre une maladresse vis-à-vis de ce pauvre Jacquot.

Elle guida son compagnon jusqu'au Miroir du Roi. Sur le côté droit, au bas du mur végétal, une main avait formé sur la pente de la pelouse avec des pâquerettes, un grand cœur contenant deux lettres : un P et un J. Le page feignit d'en comprendre la signification :

- Alors ça ! Ce Jacquot est formidable, voilà qu'il écrit P et J, soit Prunelle et Jean dans un cœur. Il faudra que je l'en remercie, même si... enfin... c'est très embarrassant.

Il regarda la jeune jardinière qui le fixait également. La flamme vacillante de la chandelle frontale faisait étinceler d'émotion ses grands yeux de biche. Ce fut du moins ce que le page voulut y lire. La réalité était peut-être un peu moins romantique :

- Jacquot a du apprendre que j'avais reçu pour tâche de venir ici arracher les mauvaises herbes. Quand j'ai découvert ce charmant message, j'ai éclaté de rire, puis lâché bien sottement et surtout bien fort : « L'idiot ! », sans me douter qu'il était à proximité. Soudain, je me suis retournée. Il se tenait à l'entrée du bosquet et me regardait d'un air fort chagrin. J'ai voulu lui parler, mais il s'est enfui.

- Le lâche ! pesta Jean.

- Non, le pauvre garçon.

À nouveau, il y eut un bruit non loin, derrière les hauts treillages couverts de végétation qui ceignaient le bosquet.

- Il y a quelqu'un, j'en jurerais, maugréa le page. Si c'est notre idiot, je vais aller lui conter fleurette, à la mienne façon ! Bosses et bleus à discrétion.

- S'il vous plaît, Jean, c'est assez pour ce soir. Je voudrais rentrer. Accompagnez-moi jusqu'au parterre de l'Orangerie où nous nous séparerons.

L'adolescent marmonna une vague approbation. C'est alors qu'ils entendirent très distinctement les bruits de pas d'un coureur, puis quelques secondes plus tard celui caractéristique d'un objet lourd tombant dans l'eau.

– Mon Dieu, pourvu que..., s'épouvanta Prunelle.

– Allons voir.

3

Rencontre musclée

Ils se retrouvèrent bientôt au bord du bassin d'Apollon. Au centre, un attelage de quatre puissants chevaux dorés, tirant le char du dieu de l'Olympe[6] surgissant des eaux noires. Jean observa la surface de l'onde qui visiblement venait d'être remuée, mais plus sûrement par la chute d'un caillou que par celle d'un soupirant désespéré.

– Hum, pas de cadavre de prince charmant, ironisa-t-il. Je pencherais plutôt pour une grenouille.

– Sans doute, fit Prunelle avec un sincère soulagement.

C'est alors que Jean repéra sur sa droite une ombre qui s'éloignait à grands pas sur l'allée d'Apollon, bordée d'arbres majestueux.

– Ne bougez pas d'ici, Prunelle, je vais soumettre cet espion à la question, annonça-t-il en remettant entre les mains de son amie sa chandelle frontale.

Il partit en courant, sans se préoccuper de la réaction de la jeune fille qui l'enjoignait de laisser ce pauvre Jacquot tranquille. Le mystérieux promeneur nocturne se retourna. Voyant qu'on le coursait, il prit peur et déguerpit par une allée transversale. Jean s'y engouffra peu après, mais l'obscurité complète qui régnait entre ces hauts murs végétaux l'obligea à s'arrêter pour ne se fier qu'à son ouïe. Bizarrement, il n'entendait plus les pas du fuyard. Il en déduisit que le petit malin était soit chaussé de bottes de sept lieues, soit caché en quelque renforcement.

– Allons, sors de ta cachette, l'interpella-t-il. Je ne te veux point de mal.

Il y eut un bruit de cailloux sur l'allée qu'il interpréta comme le signe de la reprise de la traque. Il s'élança, mais buta contre un obstacle qui l'instant d'avant n'était pas là. Sa chute à plat ventre fut rude, mais moins que ce qui suivit. Deux poignes de fer lui agrippèrent la veste au niveau des épaules, le soulevèrent, le retournèrent, le lâchèrent un instant pour le saisir au jabot. Pour finir, le page fut ramené sans ménagement jusque sur l'allée d'Apollon, éclairée par la lune.

C'est alors qu'il prit la mesure de sa méprise.

– Morbleu ! C'était toi ! s'exclama-t-il.

Et l'inconnu, qui ne l'était plus, de répliquer aussi fort :

– Fichtre, Jean de Courçon !

Le garçon qui venait de le mettre à terre si proprement, s'appelait François de Champin-Belcourt. Il était page de la Chambre, comme lui, mais c'était là leur seul point commun. Jean était fils de marquis, provincial, brun, franc et aimable. L'autre était le fils d'un duc arrogant, un prétentieux invétéré, blond, fourbe et grincheux... Cela suffisait à ce qu'ils devinssent ennemis mortels depuis la première minute où leurs regards s'étaient croisés.

– Qu'est-ce que tu fiches ici, alors que tu devrais dormir comme un bébé dans ton lit ? l'interrogea François.

– Et toi, tu prépares forcément un mauvais coup ?

Un sourire acrimonieux déforma la bouche de Champin-Bellecourt.

– Tu ne crois pas si bien dire.

Et il lui flanqua son poing dans la figure. Jean recula en titubant, resta sans réaction quelques secondes, tandis que son adversaire s'esclaffait. Soudain, la colère l'emporta sur la stupeur et Jean se rua à l'assaut. Les deux pages roulèrent à terre, se cognèrent l'un l'autre, s'arrachèrent une manche de veste, se tirèrent les cheveux et grognaient comme des chiens enragés. C'est alors que surgit Prunelle, puis une toute jeune femme en robe à rubans qui devait être une des nobles de la cour. Elles se dévisagèrent brièvement, juste le temps de penser mutuellement : « Tiens, c'est avec toi que ce page avait rendez-vous. » Ensuite, elles unirent leurs efforts pour séparer les belligérants.

Une fois calmés, ils convinrent qu'ils ne se dénonceraient pas et que chacun se débrouillerait pour rentrer sans l'aide de l'autre. En fait, ils devaient peu après se retrouver sous la même fenêtre, et finalement coopérer pour regagner leur lit sans se faire prendre.

Jean se coucha ce soir-là avec des bleus au corps et à l'âme. Après la bagarre, Prunelle était repartie sans lui dire au revoir, les larmes aux yeux, le laissant déconfit, ridicule avec sa chevelure hirsute, sa manche décousue, ses hauts de chausses déchirés aux genoux, ses souliers blanchis de poussière. Il voulut pleurer, mais son tempérament le porta plutôt à imaginer une invention pour se faire pardonner dès le lendemain. Il s'endormit avec une idée de boîte à musique où un petit oiseau entonnerait le *Triomphe de l'amour* de monsieur Lully...

Le lendemain matin fut de ceux qu'on déteste le plus. Dès le lever, monsieur de Courçon grimaça à cause de ses courbatures multiples et de son œil gauche douloureux qu'il tâta du bout des doigts. C'est en entrant dans le réfectoire qu'il eut le plus de quoi regretter son escapade nocturne ; ses condisciples le raillèrent en le montrant du doigt. Se mirant dans une fenêtre et découvrit le magnifique coquart qui ornait sa piteuse figure. Pour comble, il fallut ce matin-là que le Grand Écuyer vinsse

en personne rendre une visite impromptue à ses pages.

– Eh bien, monsieur de Courçon, je me vois ravi de vous trouver en bonne forme, l'esprit vif et l'œil... frais ! Que vous est-il donc arrivé ?

L'adolescent n'osa pas soutenir le regard hautain de ce grand homme. Heureusement, il n'était point trop sévère, tant que les turpitudes de ses pages ne nuisaient pas à la qualité de leur service. Heureusement, Jean disposait d'un talent certain dans l'art de raconter des histoires :

– Ah si vous saviez, monsieur ! commença-t-il en prenant un air contrit. Figurez-vous que cette nuit, m'en allant au cabinet d'aisance, car j'avais oublié de prendre mon vase de nuit, j'ai embrassé de plein fouet une porte ouverte. Sous le coup, je chus, me cognai ici et là, et me reconnai en me relevant, d'où ces quelques bleus et bosses.

Découvrant la mine interloquée de Monsieur le Grand, le fabulateur s'interrompit. Ce n'était pas lui que le comte fixait avec un air de coq outragé. Jean se retourna et à son tour écarquilla les yeux.

– Tenez, monsieur de Courçon, la voilà votre porte ! déclara M. le Grand d'une voix forte, désignant François de Champin-Bellecourt et son magnifique œil gauche... au beurre noir.

Et la centaine de pages alors présents s'esclaffa bruyamment.

Son petit déjeuner avalé, Jean se rendit dans le bureau du gouverneur de l'école, afin d'y obtenir son programme de la matinée, car les premiers cours (danse et latin) n'étaient prévus que l'après midi.

– Compte tenu de votre figure lâchement agressée par une porte de cabinet, il est bien sûr hors de question que vous soyez auprès du Roi pour le Grand Lever ainsi qu'il était prévu. En revanche, vous devrez rester à proximité, de sorte de vous tenir prêt à répondre à toute sollicitation des courtisans. Débrouillez-vous pour que Sa Majesté ne croise pas votre regard, même par accident.

– Ne pourrais-je pas être dispensé de service, ce jour, pour blessure de guerre ?

Exaspéré, le gouverneur le dévisagea, un œil à demi fermé. Jean regretta son bon mot, car cet homme avait des réactions imprévisibles.

– Une semaine en cellule disciplinaire, cela vous conviendrait-il mieux ?

L'adolescent baissa le nez, puis hochant la tête négativement, marmonna :

– Non, monsieur, je retire ma requête.

C'est ainsi que le page Jean de Courçon commença cette journée d'été, et elle s'annonçait plutôt légère.

[1] Autrement appelée la Galerie des Glaces.

[2] Il s'agit de Charlotte-Élisabeth de Bavière (1652-1722), épouse du duc d'Orléans, dit Monsieur, frère de Louis XIV.

[3] Franquin était l'intendant du domaine du marquis de Courçon et fidèle serviteur de la famille. Il avait accompagné Jean à Versailles et joué un rôle dans quelques-unes de ses mésaventures.

[4] Louis de Lorraine (1641-1718), Grand Écuyer de France de 1666 à 1718.

[5] Soit environ

254 mètres

sur 117.

ans la mythologie grecque, le dieu Apollon, surgit de la mer, dans son char du soleil tiré par quatre chevaux, une course à travers le ciel durera tout le jour. Ce bassin mesure

117 mètres

de long sur 87 de large.

Posté par arthurtenor à 12:02 - [Commentaires \[0\]](#) - [Rétroliens \[0\]](#) - [Permalien \[#\]](#)

PARTAGER : 

0

J'aime

Devenir Toilettier

Une Passion peut être un Métier ! Formation a

Distance Soins Animalier

IFSAnimal.com/Devenir_Toilettier

Location Maison Vacances

Faites le bon choix avec Abritel en louant au meilleur prix !

www.Abritel.fr/LocationVacances

Hotel à Hammamet -65%

Hotels Offres Spéciales Internet Large Choix, Comparez Les Promos!

Hotel-Hammamet.club-sejour.fr